

16 Pages 30 Fr.

RADAR

IL N'Y A PLUS D'AFFAIRE **FINALY**



RADAR
ÉTAIT LÀ !

EXCLUSIF

04 MARS 2020 - 19 €
ÉDITIONS DE L'OGRE

L'EXTRAVAGANTE
AVENTURE DE
ROBERT ET GÉRALD

FINALY

À TRAVERS LA FRANCE
ET L'ESPAGNE

**COMÈTES ET
GRE PER
DRIX**

Marie Cosnay

COMÈTES
ET PERDRIX

Marie Cosnay

COMÈTES
ET PERDRIX

Éditions de l'Ogre

OGRE N° 38

© Éditions de l'Ogre, 2021
Couverture : © Arthur Pumarelli
Studio d'édition : Abble

ISBN : 978-2-37756-099-8
Diffusion-distribution : Harmonia Mundi

www.editionsdelogre.fr
ÉDITIONS DE L'OGRE
110, rue Réaumur
75002 Paris

*Merci à Xarles Bidegain, pour l'envie,
l'idée, les idées, la complicité, les rires,
les routes, la linguistique, la géographie,
les conversations interminables, tout,*

*à Ellande Duny-Pétre, pour les belles
discussions, la bibliographie,*

à la famille de Maurice Garçon.

PROLOGUE

Mars 2020, j'ai peur, vraiment. De ce qui va venir, qu'on voit venir. Il faut dessiner le cadre dans lequel les corps qui résistent sont piégés. Comment le sont-ils, un peu, beaucoup, moins que ça, jusqu'où ? Il est très important de dessiner le cadre exact, précis, de le voir se déplacer au gré des adaptations des uns aux pratiques des autres. Comment, par exemple, sur les îles Canaries, énonce-t-on leurs droits aux personnes qui y débarquent, après des jours d'océan et des mois ou années d'errance ? Lisant l'accord de retour, *acuerdo de devolución* : un mois à compter du jour qui suit celui qui est inscrit ici, sur la notification, pour faire appel de l'expulsion. Soit, mais il n'y a pas d'avocat. On lit encore qu'en vertu de l'article 23.1.b du *Real Decreto* 557/2011 du 21 avril, nul besoin d'un avis d'expulsion pour refouler les personnes qui tentent d'entrer irrégulièrement. Le document, qui porte le nom, la nationalité, la date de naissance de la personne concernée par le refoulement, n'est signé par personne, n'a pas été traduit. La Croix-Rouge conseille au protagoniste de le lire lui-même sur Google. Parfois, on ne te le donne pas.

D'autres fois, quand tu l'as signé, tu as cru que tu signais l'autorisation de rester sur le territoire. Le document est garanti par l'État espagnol, celui-ci s'annonce en tête, par la délégation du gouvernement des Canaries. Que devient le droit ainsi écrit, revendiqué, quand ce qu'il préconise n'est pas applicable et que le garant s'est fait la malle ? Alors que le document est daté de deux jours à peine après l'arrivée sur l'île de ce jeune homme, comment comprendre le point numéro deux, où il est précisé que celui-ci n'a rien fait, selon les bases de données de la Direction générale de la police, consultées, pour tenter de régulariser sa situation ? Quand régulariser sa situation prend, en Europe, si on a de la chance, entre trois et dix ans ? Et alors que ces documents valident une sorte d'accord contraint entre deux personnes (au nom de l'État et de la délégation du gouvernement), que penser du fait qu'une des parties n'est pas mise au courant et que l'autre ne signe pas ? Que devient le droit quand on s'en sert pour s'en moquer ou s'en débarrasser ?

Mais encore. Ce monsieur ivoirien, en janvier 2020, bloqué sur les îles Canaries, payait une vingtaine d'euros à un Sénégalais lui prêtant ses papiers de résident, avec lesquels il obtiendrait, du consulat, un laissez-passer pour la péninsule. Pariant sur le fait qu'on se ressemble, si les gens ne regardent pas très bien. Après le consulat du Sénégal, un autre consulat fera l'affaire. Combien faut-il payer en janvier 2021,

les prix ont-ils monté ? Je voulais voir, par exemple, comment la Côte d'Ivoire s'élargissait, via location de titres de séjour et visites aux ambassades, vers le Sénégal ou la Gambie. Comment on était obligé, pour échapper, de parier sur le fait, terrible, qu'un pays ressemble à un pays, une personne à une autre. L'un vaut l'autre, un corps un corps : on sait que c'est le début, cette interchangeabilité, de quelque chose de terrible, à partir de quoi nier singularité et humanité.

Je voulais savoir, aussi, encore un exemple, à qui appartenaient ces oliviers sous lesquels les Afghans obligés de demander l'asile sur une autre île, Lesbos, construisaient des cabanes. Qui donc payait, et combien, pour qu'on ne cultive pas l'oliveraie, pour qu'on laisse des corps s'y lover, exposés aux froids, aux embruns et, comme ça a été le cas à l'automne 2020, sans étonnement, au feu ?

Mars 2020. Soudain, on ne bouge plus. Tout se fait immobile. Mes révoltes d'enfance : sur la route coupée, coupée à tout le monde. À tout le monde ? Pas vraiment, ceux qui avaient appris à bouger sans autorisation, au risque de leurs corps, de leurs vies, continuaient à le faire.

Mars 2020, pour la petite histoire, je suis confinée non loin d'une frontière. Fermée, comme toutes les autres.

Les îles sont fermées. Les pays aussi. Les ponts, condamnés. Le temps ne bronche pas, il se fige. Être confinée dans la petite histoire, ça va un moment. Si on prend de la hauteur, ce qu'on voit, ce sont ces chemins de montagne, ces joncs, le col des Poiriers, la Bidassoa à suivre et à traverser, guidée par un contrebandier, un passeur. C'est sur la carte : les monts, les chemins, le lac. La maison de la frontière. Les lignes se déplacent, elles s'inventent. Biriadou, San Sebastián, pour aller à Gibraltar, de là en Angleterre. Le monde sous nos pieds, dessiné, comme toujours, sous la poussée des violences politiques. De l'Espagne franquiste à l'Angleterre, 1941. Regarder, depuis mon temps immobile, bouger la ligne, me rapprocher, voir de plus près, dessiner le cadre, voir comment ça passe quand ça ne passe pas, soudain s'écarter, voir de plus loin, de plus loin encore. Ça y est, on est dans la grande Histoire.

1941, Andrée De Jongh, dite Dédée, née à Schaerbeek, en Belgique, aidait les aviateurs anglais à franchir la frontière, du côté de Biriadou. Février 1953, la même route de montagne, par le rocher des Perdrix, est empruntée. Cette fois, ce sont deux enfants qui passent la frontière. Ils sont accompagnés d'un contrebandier qui, peut-être, suivait déjà cette ligne entre les cols, les joncs, dix ans auparavant. Ils sont accompagnés aussi d'un curé, qui relève la soutane pour avancer

dans la neige de février. Les deux enfants sont juifs
et la grande Histoire est complètement à l'envers.

1953 ? Tu es sûre ? Tu ne te trompes pas de date ? 1953.
Février 1953.

Des enfants juifs sont cachés, exfiltrés le long de la
Bidassoa, et passent la frontière en secret, sous bonne
garde, au Pays basque, en février 1953. Ah, la grande
Histoire, quand tu t'emmêles les pinceaux.

À LA FRONTIÈRE

*(De monsieur le curé de Biriadou, de José
Susperregui, alias Ttomo, alias del Campo. De
la frontière. Des laminak et de l'ombre de deux
membres du réseau Comète.)*

L'un porte des lunettes, l'autre aussi, elles sont trop grandes, elles tombent sur son nez, il les rajuste. Tous les deux sont vêtus de blousons bien chauds. D'abord, on est descendus jusqu'à la rivière ; Gérald, celui des lunettes de déguisement, voulait glisser tout droit sur les fesses, le curé l'en a empêché. Sorti de la nuit, l'air faisait des épaisseurs de lumière. Sur le mont des Perdrix, les couleurs explosaient ; nichés dans les taches de neige, les buissons rougissaient. La rivière faisait des bouillons, on avait froid aux mains, monsieur le curé a donné les gants. Gérald sautait à pieds joints, une deux, une deux, longeant la Bidassoa. Le franchisseur et monsieur le curé les emmènent sur une piste de contrebande et de résistance – c'est ce qu'a compris Robert. Les enfants n'ont pas beaucoup dormi.

Robert donne la main à son frère qui joue à suivre les traces de pas du grand franchisseur, mais le grand franchisseur prend de l'avance. Une foule d'oiseaux minuscules s'élève, frissonne, tournicote, disparaît. Robert intime le silence : le bruit de la soutane du curé va devant. Écoute ! La tête toute rouge du guide franchisseur de frontières, il se retourne alors, fait rire Gérard, le rire tourne mal. Devant, imperturbable, de dos, monsieur le curé agite la main, fait signe d'avancer. Une pause plus loin, quand on aura atteint ce bouquet qu'on voit briller. Va, dans les pas du franchisseur. Ce qui tombe, mi-neige, mi-pluie. Plus de rire du tout. Les maisons, là, déjà l'autre côté de la frontière. On ne pourrait pas passer à gué ? Il faut éviter les carabiniéros, explique le grand frère, qui a bien écouté. Il court dans les pas de celui à la figure rouge, il se retourne de temps en temps et jure quand Gérard tombe. Si je rate pas, je gagne. Monsieur le curé soulève sa robe. Gérard par terre est vexé comme tout, le franchisseur le prend par la main. On entend un bruit de montagne, des bêtes, on quitte un morceau de nuit et les sangliers qui attaquent de face. Robert grimpe sans un mot, souffle court. Essaie de rejoindre monsieur le curé, le vent contre lui, les lèvres sèches, il cherche sa respiration. La neige toute molle lui vient dans les yeux. Les bords de la soutane du curé de Biriadou sont mouillés, on souffle en cadence – va, va. Les pas sont assourdis dans la poudreuse. On s'enfonce jusqu'aux genoux, Robert est né en 1941, et Gérard l'année d'après. Robert s'arrête